

**RAPPORT DE CORRECTION  
DE DISSERTATION LITTÉRAIRE B/L  
Conception ESSEC BS  
CONCOURS 2020**

# SOMMAIRE

<b>le sujet</b>	<b>2</b>
<b>Attentes du jury</b>	<b>2</b>
<b>Remarques de correction</b>	<b>3</b>
<b>Conseils aux futurs candidats</b>	<b>4</b>

# Le sujet

« Si tout grand livre, désormais, si tout récit de mœurs bien senti, tout roman un peu énergique, devait de plus en plus virer, comme fatalement, même sans le vouloir, au pamphlet le plus véhément ? ...»

Que pensez-vous de cette remarque de Philippe Muray (*L'Empire du bien*, 1991, repris en 2019, Editions Perrin, p. 142) ?

## Les attentes du jury

La forme de la citation n'était, cette année, pas commune. Le tour hypothétique et interrogatif à la fois, les points de suspension n'ont pas manqué de susciter un certain trouble chez les lecteurs. Le dessein du concepteur n'était pas de dérouter les candidats, mais de les amener à réagir avec finesse à la lecture de ce propos de Philippe Muray. Le choix de cet auteur contemporain, apparemment peu connu des élèves des classes préparatoires littéraires, ne vient pas non plus d'un souci d'originalité, mais de l'idée qu'il n'était pas mauvais d'appeler nos candidats à réfléchir à partir d'un écrivain au style et à la pensée tonique. Encore fallait-il, évidemment, que ce caractère fût saisi, et qu'on n'étouffât pas le propos sous les préjugés les plus stérilisants pour la réflexion.

Philippe Muray est un essayiste dont l'anticonformisme ne laisse jamais indifférents les lecteurs qui font la découverte de ses ouvrages souvent très polémiques. *L'Empire du bien* s'inscrit dans cette perspective. On peut s'étonner que beaucoup trop de devoirs soient partis du principe que la formule de Muray devait être interprétée comme l'expression d'une crainte, d'une angoisse à l'idée que le tour agonique du pamphlet puisse servir de modèle aux écrivains contemporains. Il n'est pas venu à l'esprit de ces candidats que l'époque --- notre époque --- pouvait susciter les réserves, l'irritation, la colère d'écrivains qui éprouveraient le besoin de faire entendre, sur un mode peu consensuel, leur désapprobation, voire leur révolte.

# Remarques de correction

Le sujet, dans la mesure où la citation a été lue à la hâte, se réduit, dans beaucoup trop de copies, à la question de l'engagement de la littérature. Encore est-ce pour que se trouvent développées des banalités indignes d'élèves de Khâgne. Les correcteurs avouent leur déception devant des devoirs qui n'ont visiblement pas fait l'effort de chercher à comprendre ce que l'auteur veut dire, pressés qu'ils étaient de débiter un propos préparé à l'avance. S'il était parfaitement légitime de se demander comment il fallait interpréter cette phrase à l'allure surprenante, et s'interroger sur la position idéologique de l'énonciateur, encore fallait-il ne pas trancher sans appel et en conclure trop rapidement que Philippe Muray ne pouvait que réprouber l'infléchissement dont il parle. Le talent de ceux qu'on appelle les Littéraires réside entre autres dans leur capacité à savoir lire, c'est-à-dire dans leur « esprit de finesse ». Le sujet proposé ne cherchait rien d'autre qu'à permettre aux candidats de faire la preuve qu'ils étaient aussi de vrais littéraires.

La notion de « littéarité » est souvent invoquée pour disqualifier les textes de combat, comme s'ils étaient par nature hors du champ noble de la littérature, celle qui répond à des exigences purement esthétiques. On conseille aux candidats de lire l'ouvrage de Gérard Genette, *Fiction et Diction* où sont examinées des notions qui leur permettraient de penser plus efficacement le problème des « propriétés » de la littérature. Ils envisageraient alors les textes agoniques avec un peu plus d'intérêt. Mais, au vrai, la fréquentation intelligente de n'importe quel bon manuel de littérature pouvait leur montrer que nombre de nos grands auteurs n'ont pas dédaigné de recourir aux pamphlets, à la polémique, à la satire, qu'ils ont pratiqués parfois génialement.

Un fait mérite d'être souligné : cette année, les correcteurs ont dû lire avec d'extrêmes difficultés des copies particulièrement mal écrites et peu soignées. Il serait souhaitable qu'à l'avenir, les candidats aient à l'esprit que la présentation de leur devoir ne doit pas être négligée au point de les rendre illisibles.

Nous avons corrigé 298 copies. La moyenne des notes est de 10,96, (écart-type : 4,11) ce qui est fort honorable. C'est que, s'il y eut des travaux décevants pour les raisons que nous avons indiquées, il y eut aussi des copies d'un excellent niveau qui ont obtenu des notes de 17, 18, 19, et même 20, en nombre significatif. Elles révèlent de vraies qualités d'analyse, une culture littéraire variée qui ne néglige pas la littérature contemporaine, enfin une réelle élégance d'expression. Nous tenons à en féliciter les auteur(e)s.

# Conseils aux futurs candidats

C'est une hypothèse ressemblant fort à un souhait que formule, non sans malice, Philippe Muray, à la toute fin de son essai intitulé *L'Empire du Bien*. N'y a-t-il pas en effet quelque chose d'éminemment provocateur à suggérer un tel avenir, proche de surcroît, pour la littérature ? On dirait bien que Muray imagine que la littérature, la vraie, celle qui a de l'énergie et de la valeur, en raison d'une mystérieuse fatalité, est mue par un tropisme tout à fait particulier, l'esprit du pamphlet. Ce ne serait même pas par choix de l'écrivain qu'il y aurait une telle orientation, mais par la force des choses. L'histoire de la littérature française nous montre que le genre agonique du pamphlet trouve à se réaliser plus particulièrement à certaines époques troublées du pays : au moment des Guerres de religion, sous la Fronde, tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, au moment de l'affaire Dreyfus... Mais, ce type de discours constitue une partie de la littérature, tandis que Philippe Murray envisage que la littérature tout entière (tout grand livre, tout récit de mœurs, tout roman) soit pénétrée de l'esprit du pamphlet. C'est à un mouvement d'ensemble qu'il pense (la poésie semblant toutefois faire exception).

Pourquoi la littérature devrait-elle suivre cet infléchissement majeur ? Au nom de quelle nécessité faudrait-il que tout grand texte littéraire se fasse l'écho d'une protestation véhémement, d'une colère irrépressible ?

L'époque, dit Muray, a besoin d'être secouée. Le pamphlet, forme littéraire relevant du discours polémique, peut accomplir cette tâche. Comment définir le pamphlet ? C'est un écrit de combat grâce auquel un écrivain, animé selon lui d'une juste colère, dénonce une position (individuelle ou collective) qu'il juge inique. Il fustige ce qu'il tient pour une indignité au regard de la loi civile, morale ou religieuse. Le pamphlétaire prétend parler au nom même de la Vérité, dont il assume la défense face à tous ceux qui, en des temps de laxisme, vivent dans le mensonge et la pusillanimité.

Dans son ouvrage intitulé *Le Portatif*, sorte de petit dictionnaire renvoyant à ses notions clés, Philippe Muray évoque ainsi le pamphlet : « A un moment le pamphlet est devenu pour moi une façon de me maintenir en vie. Dire du mal de la société en repérant ses changements catastrophiques m'est apparu comme une solution pour ne pas être noyé en ceux-ci. » (P. 67)

Cet aveu est important, puisqu'il inscrit le discours pamphlétaire sous l'égide de la nécessité vitale. L'écrivain qui recourt à ce mode d'expression littéraire le fait parce qu'il n'a pas le choix. La société tourne mal, à ses yeux. Elle lui rend la vie impossible : il doit donc dénoncer cette évolution néfaste, s'il veut continuer à vivre.

Dans L'Empire du Bien, l'essayiste fustige ses contemporains qui ont choisi la bêtise comme étendard. Son essai est bel et bien un pamphlet.

La citation proposée n'implique pas le pamphlet comme tel, mais suggère que l'esprit du pamphlet pourrait bien animer toute forme de littérature aujourd'hui (1991). Pour répondre à la sottise de l'époque, ce sont tous les récits, romans, ou « grands livres » qui devraient prendre le tour et le ton du pamphlet. En somme, la littérature tout entière devrait logiquement se faire « pamphlétaire ».

A quel type de romans Philippe Muray pense-t-il ? Céline fut un de ses auteurs de prédilection (il lui a consacré un essai critique fort talentueux).

Il s'agit de se demander en quoi les livres importants, ceux qui comptent, récits de mœurs ou romans « un peu énergiques » pourraient être comme des pamphlets.

### **Pourquoi la littérature devrait-elle se convertir exclusivement en littérature de combat ?**

Rappelons que, dans la citation, ce n'est pas une option dépendant d'un choix délibéré. Muray insiste sur la nature quasi « fatale » de ce mouvement qui entraînerait toute la littérature, essais, récits, romans, vers ce type de discours que caractérise le pamphlet. Comment comprendre ce « comme fatalement » ? La fatalité implique l'inéluctable ; dans le cas de cette évolution de la littérature, la nécessité serait d'ordre historique et social. En l'occurrence, c'est l'état de la société désignée par le néologisme « Cordicopolis », qui appelle en réaction la mue de la littérature que Philippe Muray indique et qu'il souhaite sans aucun doute parce qu'elle est, selon lui, salutaire. La conversion de la littérature à l'esprit du pamphlet constitue, pour lui, la seule réaction légitime et même vitale à l'état insupportable de la société post moderne. On dirait malgré tout que cette situation est exceptionnelle et que la réaction doit l'être tout autant. Or, notre époque n'est pas la seule à mériter une telle réaction. Le XVI<sup>e</sup> siècle français, avec les guerres de religion, a donné naissance à toute une littérature véhémence, virulente même, comme en témoignent les Discours de Pierre de Ronsard ou les Tragiques d'Agrippa d'Aubigné. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le pamphlet reste en vigueur, un peu moins sans doute sous le règne du Grand Roi, peu enclin à tolérer ce genre d'écrits. Il retrouve des couleurs au XVIII<sup>e</sup> siècle ; qu'on songe à Voltaire (« De l'horrible danger de la lecture »). Zola use de ce type de discours avec son « J'accuse ». Céline tire le genre vers ses côtés les plus inquiétants.

Il faut donc constater que ce genre est continuellement cultivé tout au long des cinq derniers siècles de notre histoire littéraire. Mais, précisément, en tant que genre. Or, Philippe Muray n'invoque pas le pamphlet comme genre, mais comme esprit, c'est-à-dire comme point de vue axiologique sur le monde. Il s'agit donc d'une contamination des genres narratifs par le genre des discours agoniques, plus exactement par un type de discours, le pamphlet. Car, Muray aurait pu invoquer d'autres formes du discours agonique ; la polémique, la diatribe, l'ironie, la satire ... Il a choisi la forme la plus explicitement subjective et la plus directement agressive. Et, surtout, il la voit à l'œuvre dans des genres où, a priori, elle n'occupe pas une place dominante. On imagine assez bien qu'un récit puisse prendre un ton polémique, un tour satirique, qu'il ménage des passages où interviendrait la diatribe ou l'invective (un personnage très irrité peut fort

bien se laisser aller à exprimer sa mauvaise humeur). Mais, qu'un récit, un roman, un « grand livre » soit écrit selon la manière d'un pamphlet, voilà qui est plus surprenant.

### **Ce mélange des genres ne serait-il pas très nocif pour la littérature ?**

Un récit de mœurs, un roman énergique épousent-ils sans dommage l'esprit du pamphlet ? Et, d'abord, y a-t-il un « esprit » dissociable de la « forme » ? En d'autres termes, « virer au pamphlet », est-ce simplement devenir impitoyablement critique à l'égard d'une cible qu'on juge condamnable ? Ou bien, est-ce adopter un ton « apocalyptique », comme le disait autrefois Derrida à propos d'un certain type de philosophie. Ou bien encore, est-ce ménager, à l'intérieur du texte narratif, des passages qui sont de véritables pamphlets ?

Prenons le cas des romans de Céline. Il est vrai qu'ils adoptent souvent un ton véhément, mais comparé à celui qu'on découvre dans ses pamphlets proprement dits, la véhémence est beaucoup moins sensible du fait que le roman fait parler un narrateur et des personnages fictifs, qui ne sont pas immédiatement impliqués dans la réalité. La nature fictionnelle du texte introduit une distance par rapport à la réalité de la vie. Tandis que, dans les pamphlets, l'individu s'exprime sans recul par rapport au vécu. Ses réactions sont en somme à chaud. La nature du texte narratif constitue un milieu verbal qui n'est pas celui du discours agonique. Celui-ci ne raconte pas prioritairement une histoire, il dénonce des faits qui constituent la réalité commune de l'écrivain et des lecteurs. Dès lors qu'il y a récit, il y a une mise en intrigue qui constitue une médiation (une représentation) et qui, par-là, introduit une distance peu propice à la présentation de la réalité condamnée parce que condamnable.

On peut bien sûr imaginer que le roman vire au pamphlet à certains moments du texte. Mais, en ce cas, c'est comme si le texte agonique constituait une interpolation. Il y a hétérogénéité, rupture sensible. Il n'est pas certain que cela convienne au roman en tant que tel ; on a en effet le sentiment qu'on quitte l'univers romanesque pour entrer dans la vie quotidienne de l'écrivain qui parle en son nom propre au sein de la fiction et qui, ainsi, se trompe de lieu. On peut remarquer, comme le dit Muray, que les pamphlétaires, contrairement à l'idée reçue, ne sont pas « des gens qui ont toujours été pamphlétaires ». En clair, on n'est pas, sauf exception notable, exclusivement un enragé ! Peut-être faudrait-il voir cela de plus près et examiner s'il n'y a pas des écrivains qui sont uniquement des pamphlétaires. En règle générale, Muray a raison : ainsi, Hugo écrit *Les Châtiments* et *Napoléon le Petit* ; cela ne fait pas que *Notre-Dame de Paris* ou *Les Misérables* vire au pamphlet.

### **Peut-on retrouver les caractéristiques énonciatives du pamphlet dans un « grand livre », dans un récit de mœurs, dans un roman énergique ?**

Ce qui caractérise un pamphlet, c'est la véhémence du ton et l'agressivité du propos. Le pamphlétaire est une voix qui se présente comme dotée d'une autorité légitime. Il parle haut et fort parce qu'il est persuadé qu'il parle au nom même de la Vérité.

Selon lui, celle-ci, trahie par tous, abandonnée au profit du mensonge et de la compromission, ne trouve que sa voix solitaire pour être restaurée dans ses droits. Il n'a nul soutien et n'en demande pas : ce serait se compromettre avec les ennemis de la Vérité. Armé seulement de son honnêteté foncière, de son courage, de sa persévérance, de son abnégation, allié auto déclaré de la justice, il affronte une armée de gens de mauvaise foi, selon lui. Il est prêt à payer le prix fort pour faire triompher la bonne cause.

L'énonciation du pamphlet est immédiate : le Je qui parle déteste les masques, les artifices, toute forme de rhétorique, car, dit-il, la Vérité n'a nul besoin d'afféteries pour se faire entendre des hommes de bonne volonté. Bien sûr, on peut imaginer qu'un personnage de roman joue dans la fiction le rôle du pamphlétaire et qu'il s'exprime à la première personne dans un discours agonique sévère. Mais, force est de reconnaître que le roman pâtira si cet émule de la Vérité tient un discours continu animé par une constante véhémence. Le roman, tout récit au fond, sauf à se transformer en diatribe, répugne à accueillir de tels morceaux de bravoure. La forme discursive du pamphlet ne se loge pas naturellement dans le texte narratif. Alors, qu'imagine Philippe Muray, lorsqu'il dit que récits et romans doivent virer au pamphlet ? Sans doute songe-t-il à une posture d'énonciation et à un ton qui donneraient aux œuvres qu'il appelle de ses vœux une efficacité immédiate. Mais, en ce cas, une question s'impose : la visée pragmatique du pamphlet ne risque-t-elle pas de réduire la portée de l'œuvre littéraire ? Si l'on prend pour exemple les pamphlets de Voltaire ou de Bernanos, si différents qu'ils soient les uns des autres, ils ont en commun d'avoir des qualités littéraires qui les sauvent de l'inactualité.

### **Ne peut-on pas faire entendre son indignation autrement qu'en recourant à l'esprit du pamphlet ?**

Philippe Muray fulmine contre « l'esthétique de la période », le « goût du jour ». Il n'y voit que du « grotesquement pleurnichard », du « salement kitsch », du « préraphaélite goitreux », du « romantique apathique », du « victorien populiste ». La série d'expressions est significative du tour pamphlétaire. Elle sert à dénoncer cette mauvaise littérature qui s'étouffe sous les bons sentiments. Ce que Muray souhaite, c'est une littérature qui rende la « réalité », qui soit « véridique » et des écrivains qui prennent le risque de parler vrai. Mais, « [...] quelqu'un qui oserait aller à fond, réellement, et jusqu'au bout de ce qui est observable, ne pourrait qu'apparaître porteur de nouvelles affreusement désagréables. » La littérature est devenue consensuelle, puritaine et mièvre, dit Muray, alors qu'elle « a toujours été là, en principe du moins, pour démolir ce que tout le monde croit. » Cervantes, Molière, Sade en témoignent. « Non, aucun grand écrivain n'a jamais accepté, quels que soient les dangers, de descendre de la constatation des données de la société à l'apologie de la nécessité de cette dernière. » Il faut « étriller » la crédulité des gens, dit l'essayiste.

Faut-il, pour autant, adopter un ton apocalyptique ? S'il est vrai que « toute entreprise d'envergure a toujours été, dans ce domaine, par un bout ou par un autre, franchement démoralisatrice, saccageuse de pastorale », pour autant, démoralisatrice ne signifie pas affligeante. Cervantes et Molière, que Muray invoque à titre d'exemples à suivre, en sont la preuve éclatante. On peut, en effet, « aller jusqu'au bout de ce qui est observable », démasquer la niaiserie et l'imposture,

sans forcément recourir à l'anathème. Philippe Muray le reconnaît volontiers, lorsqu'il parle de « ceux qui trompent bien leur monde » et qui « s'avancent voilés d'autant d'innocence que les piétés qu'ils veulent démettre. » La stratégie n'est pas d'affrontement, mais de ruse : « Ennuagés, souriants, sucrés, ils ont l'air de parler le langage de l'ennemi, de transpirer son idéal ; ils le piègent lentement du dedans, en réalité, par manœuvres vicieuses et suaves, ils le piratent par la douceur. »

Cervantes et Lewis Carroll ne recourent sans doute pas à la même tactique, mais leur stratégie est la même, dit Muray. Le rire, la dérision corrodent de l'intérieur les consensus où triomphe la sottise épanouie.

Tartuffe n'est évidemment pas un pamphlet et se garde bien d'en prendre le ton. Molière sait bien que la comédie de mœurs ne se confond pas avec une tribune d'où un censeur dénoncerait des contemporains au comportement particulièrement immoral. S'il a en tête des noms, des coteries, des institutions, ce qu'il représente, c'est un personnage de théâtre incarnant à la perfection la fausseté dangereuse pour les valeurs de vérité. Sa pièce n'est pas un pamphlet contre la Compagnie du Saint Sacrement ; c'est une comédie qui montre un masque particulier et en même temps fait voir tous les masques de la société qui l'entoure.

Dans le livre qu'il consacre à Péguy, peu après la mort de celui-ci au début de la guerre, André Suarès écrit ceci : « Le pamphlet ne va pas sans violence, il est sans règle ». En faisant le portrait de son ami défunt, il souligne que, comme tous les maîtres du genre, s'il prend l'ennemi comme sujet de son discours, c'est pour être « contre lui l'avocat de [lui-même] et de la cause qu'[il] soutient. » Le pamphlétaire n'est pas tolérant, dit Suarès, « il a des vérités et des certitudes », mais, en même temps, il est sujet à de « secrètes hésitations » et, du coup, est d'autant moins tolérant et d'autant plus violent dans son propos. Il se donne ainsi les certitudes dont il manque. Ces vérités, ajoute Suarès, de nature morale, « n'admettent guère l'humeur tolérante. »

Stratégie frontale, le pamphlet ne prend pas de gants pour dire ce qu'il a à dire. Au contraire, il recherche l'expression directe ; il use de la diatribe, de l'anathème, parfois même de l'injure. Il ne craint pas les éclats et n'a guère de considération pour ce que l'autre aurait à dire au titre de sa défense. Le pamphlétaire considère que l'affaire est jugée et sans appel possible, aussi n'envisage-t-il pas du tout la possibilité que l'adversaire produise une quelconque défense. Il développe un discours monologique : pas de place pour la parole adverse. En cela, il se distingue du polémiste qui ferraille contre un adversaire à travers un échange tendu d'arguments bien trempés. Mais, encore une fois, ces genres de discours que sont le pamphlet et la polémique semblent peu compatibles avec la fiction. Il n'en va pas de même si l'on passe à la satire qui, elle, peut très bien se marier au genre romanesque. Ce n'est pas une forme discursive, c'est une perspective énonciative qui dénonce, critique, mais selon un mode indirect, souvent comique. Le pamphlet, en principe, ne songe pas un instant à faire rire ou sourire. Il arrive cependant, et c'est le cas de *L'Empire du Bien*, que le pamphlet glisse vers la satire et fasse usage de l'ironie et de l'humour des grands satiriques. Il domestique un peu alors son énergie verbale, sa verve vengeresse et nous offre de réels bonheurs d'expression. Le plaisir de lecture atteste alors qu'il s'agit bien de Littérature.